

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 73 (1934)  
**Heft:** 35

**Artikel:** Vacances  
**Autor:** Fridolin  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225970>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :  
Administration du Conteur  
Pré-du-Marché, Lausanne



LEINA DE TSACHAO

**V**AITCE lo mà de sèptembre que s'è einmodà po restà quauque dzo avoué no. Pas bin grand teimps : on bocon devant lo Comptoir, tandu clli Comptoir, pu quauque dzo aprì. Vo vâide que vâo pas medzì duve satsse de sau ein vesita.

L'arà tot parà lezi d'ouèrè lè tsachão racontà l'ão dzornà, quand l'ant bin corattà de cé, de lé, d'amont, d'avau, à hue, à otta, à io, dein lè bou, permi lè z'èpene et lè bosson, ein chàteint lè regalle et lè monton, ein rebatteint lè terrau, lè tsintre et lè rebedot. Allà pi! l'ài sè faut trovà et budzì lè tsambe po coumeincì, pu lè bré po fére allà lè tsambe, pu la tita po remettre ein-an lè tsambe et lè bré. Faut-te itre èbahya, quand sant arretà et que l'ant tant accotoumà de breinà, que la leinga l'aulle tota soletta, que sè mette à dzevattà, à dzevattà, à devezà tant rido, ào mécanique, que, bin soveint, son maître, lo tsachão pouésse pas mé lo rateni. L'è cein que vo s'espliche que lè z'histoire d'ài tsachão, se sant pas tote veretàblia, n'è pas tot de l'ão fauta. L'è l'ão leinga que dèvese sein condzì et faut pas l'ão z'ein valyà. La tita et la veretà l'ài sant po rein.

L'è iena dinse que no racontàve lo Rodo. On l'ài desà Nem Rodo, po cein qu'on certain Nemrod de la Bibllia l'avài son zu ètà on tsachão d'attaque dein en teimps que lè permi n'irant pas einveintà.

Dan lo Rodo l'avài bin naviguà, piautenà, tsambettà et dzènoyottà tota la dzornà. L'ètà rido maffi et l'ài avài rein mé que la leinga que pouàve breinnà on bocon, quemet vo desé, quand l'a reincontrà lè dzouven galan d'ão velàdzo vè l'étràbllo ào gros Féli.

— Eh bin ! que l'ài dyant, père Nem Rodo, vo z'ài tot manquà vouà, que vo z'ite à bissa: vouàisu.

— Tot manquà ! onna balla mètsance ! et onna pucheinta dzanlye ! Quand bin m'ìa falìu preindre on fusi à balla po cein que mon petàiru à grenaille ètà vè l'armurier. Manquà ? Eh bin ! féde pi tsiga asse bin que mè et l'ài arà pas tant de peindule (coups nuls) vè l'abbayi. Oi ! avoué on fusi à balle, à dou coup, et que l'a servi, allà pi. N'èté pas pi arrevà dein lo netteyàdzo (fourré) à Frezì que vaitcé onna l'ài vira que soo d'on einmècliàdzo de brantse et de ran. La balla bite ! Mè guiegne, pu... rrau... dépuffe ào dissime galop. Justo que i'è lo teimps d'eimpougnì mon fusi à balle. Miro d'on get... crà... la balla part... ma l'ài vira l'a lè duve piaute de devant trossàie. La bite sè baille dou pucheint bètset, sè redresse pu... flan... sè met à recorre, à recorre quemet se l'avài lè z'ennemi.

— Su duve tsambe ?

— Justameint. A corre ! à capità ! qu'on tsin arà binstout ètà perdu. Fenameint que i'è zu lezì de terì mon autro coup... crà... Ma balla l'ài trosse onna tsamba de derrà. S'è pas arretàie po tot cein. Sè remet à piautà tant que pouàve èteindre.

— Mâ, père Nem Rodo, quemet pouàve te

tant sè dépuffà du que n'avài pe rein qu'onna tsamba ?

— Quaisi-vo ! Vo dio que tracive quemet on diabllio !  
Marc à Louis.

## VACANCES

**E**N ces temps troublés, où la mauvaise humeur semble avoir passé à l'état d'épidémie et où chacun — ou à peu près — a tendance à croire que la crise n'existe que pour lui, il est réconfortant de trouver encore des gens heureux.

Je pense ici à ceux qui, ayant la bonne fortune de pouvoir s'offrir quelques jours de vacances, savent prendre le temps comme il vient et se contenter de leur sort, sans maugréer. Pendant que les uns, hochant mélancoliquement la tête, regardent tomber la pluie et se lamentent à la pensée qu'ils auraient sans doute mieux fait de rester chez eux, d'autres, perdus dans quelque recoin de verdure, annoncent gaiement à leurs amis que « plus il pleut, plus on rit!... » Pour ma part, je les en félicite et surtout je les envie : qu'il doit faire bon en ces lieux d'où toute dépression morale est bannie et où l'on sait encore rire de bon cœur ! Voilà qui dénote une bonne dose de jovialité autour de la classique table ronde au tapis maintes fois repris, mais réhaussé de la présence d'un majestueux jeu de charret, sis au milieu de journaux aux feuilles déjà jaunissant.

Que n'aurait-il pas à nous raconter, ce vieux jeu de charret que les hôtes de la petite pension-pas-cher tiennent en si grande estime, si son mutisme absolu ne l'obligeait pas à une discrétion forcée ! Il ne chôme guère lorsque le temps maussade retient petits et grands dans le modeste salon dont les meubles vieillots ou les tentures aux teintes passées teignent, sinon de bon vieux temps, tout au moins de temps meilleurs.

Hier, usant d'une patience angélique et levant l'index pour appuyer ses judicieux conseils, un bon grand-papa initiait ses petits-enfants aux finesses de ce jeu inoffensif et cependant passionnant. Puis vint un jeune étudiant, ayant comme partenaire une charmante enfant blonde et rieuse. En le voyant pousser timidement ses pions sur les lignes brunes et sachant bien qui gagnerait la partie, une dame qui, du coin de l'œil les observe sans qu'ils s'en doutent, fait, en chuchotant, remarquer à sa voisine que c'est souvent ainsi que s'ébauche une idylle...

L'arrivée du courrier, qui met toute la maisonnée en ébullition, est presque toujours la cause d'un brusque abandon du jeu qui, alors est momentanément supplanté par l'attrait des premières ou dernières nouvelles, rendu plus irrésistible en raison de l'éloignement de son chez-soi. Quant aux faire-part, je vous laisse supposer les inépuisables sujets de conversation auxquels ils donnent lieu !

Ici, la radiophonie n'a pas encore su conquérir son droit de cité. Comme tout est possible, il en est, peut-être, qui regrettent les dissonances de la musique exotique ou les soubresauts des danses nègres; par contre j'en connais bon nombre d'autres qui, ayant laissé leur appareil à la maison, ne se soucient guère d'en retrouver immédiatement un autre et sont enchantés de pouvoir apprécier un brin cette quiétude qui fait penser aux temps jadis.

Aujourd'hui, le charret reste désert, seule une

mouche légère et craintive, arpente le petit carré, prête à s'envoler par la fenêtre au moindre courant d'air. Patiemment, il attend que la partie reprenne: sans doute quelque bon coup mettra la société en joie.

Soudain, rompant la monotonie du moment, un vigoureux coup de sonnette annonce l'arrivée de l'autocar. Alerté et souriante, la « patronne » s'empresse autour des nouveaux venus qui, aidés du conducteur, descendent du confortable véhicule. Il y a parmi eux d'anciens clients, dont le souvenir de séjours successifs a fait d'excellents amis. Comment, du reste, pourrait-il en être autrement de la petite pension aux volets verts et aux tuiles brunes, toujours si accueillante et propre dans son charmant cadre de verdure. Et pourquoi, après tout, s'en aller dépenser son argent à l'étranger et chercher parfois bien loin ce que l'on a tout près, alors que tout devrait nous inciter, nous, gens du pays, à mieux nous serrer les coudes là où la beauté des sites offre encore un refuge à une bienfaisante simplicité.

Une robuste fille, dont le tablier blanc fait ressortir l'ample robe de grisette, accompagne les hôtes, les bras chargés de leurs bagages. Elle est toute étonnée de voir tant de figures nouvelles, et ses manières quelque peu gauches ajoutent au pittoresque du lieu. D'un pas assuré, ces « Messieurs et Dames » montent l'escalier, puis traversent le corridor conduisant aux chambres dont les numéros leur sont familiers. Un bouquet de fleurs de champs, où triomphe le rose vif de l'épilobe, les y attend. La façon naïve dont celles-ci sont disposées dans un gros verre qui semble taillé à coups de hache, dénote une charmante attention des enfants de la maison.

Les arrivantes sont surtout des dames de la ville dont les maris, retenus par leurs affaires, tâcheront bien de s'échapper de temps à autre de la fournaise pour venir retrouver leur famille et passer avec elle un « week-end » dans la fraîcheur des bois et la paix bucolique des champs.

De gentils bambins qui, demain déjà, feront pour leurs voisins l'office de réveil-matin, s'accrochent aux jupes de leur maman, impatients de prendre les « bons quatre heures » qui leur ont été promis. Quelques couples d'âge incertain complètent la clientèle où bientôt, chacun aura fait plus ample connaissance avec son voisin de table ou de palier.

Tout à coup, une voix cristalline part de la véranda : « Dansera-t-on ce soir ? Ces mots produisent un effet magique, car voici tout un essaim de jeunes gens et jeunes filles qui viennent entourer une sympathique demoiselle aux cheveux grisonnants, mais dont le cœur doit sans doute être resté jeune. Sans autre préambule, ils l'arrachent aux savantes méditations d'une « patience » où la dame de cœur voisine avec l'as de trèfle. Et chacun de la solliciter de vouloir bien donner, ce soir, aux touches du piano dont le son trahit un âge fort respectable, la cadence indispensable à ce bal improvisé. Bien entendu, la vieille demoiselle commence par se récrier, alléguant que, premièrement, elle ne connaît rien à la musique moderne. Personne, cependant, ne veut y croire et puis, on valsera comme les vieux et c'est ça qui sera amusant !

Mais la jeunesse a de ces façons d'user d'une diplomatie dont elle seule a le secret, si bien qu'ayant su obtenir de bonne grâce la promesse si ardemment désirée, elle repart en tourbillon,

commentant joyeusement son succès dont elle entend profiter largement.

C'est le français qui, de beaucoup, est la langue prédominante de l'hospitalière petite pension et les propriétaires n'en connaissent point d'autre. Les différents accents des cantons romands qui s'y coudoient se trouvent parfaitement à l'aise, surtout lorsque de savoureuses histoires pétillent comme des étincelles. Notre fidèle ami *Le Conteur* revient chaque samedi rendre visite à ses lecteurs qui l'attendent avec grand plaisir.

S'il n'est guère au courant des nouvelles du jour, il n'en fait pas moins son possible pour tâcher de les distraire par quelque bonne histoire, que ceux d'entre nous qui connaissent encore notre bon vieux patois, se font un plaisir de traduire en langage moderne et parfois même de commenter.

Souvent alors, la maison retentit jusqu'aux combles de ces francs éclats de rire que suscite la gaîté du meilleur aloi, la médisance étant encore totalement inconnue dans cette heureuse maison où l'on devient rapidement de bons amis.

Malgré les divers caprices de la voûte céleste, auxquels, bien qu'exposés comme chacun, nous sommes restés quasiment indifférents, les jours se sont succédé paisibles et heureux. L'astre du jour est devenu moins matinal et de plus en plus pressé d'achever sa course. Maintes fois, il a daigné nous sourire aussi, avec tous ceux qui, sans sa bienfaisante clarté ne pourraient vivre ici bas, lui adressons-nous une pensée reconnaissante.

Déjà les premières colchiques, qui sont les précurseurs de l'automne pointillent les prés de petites taches mauves, tandis qu'à l'orée de la grande forêt la frondaïson des hêtres commence à jaunir. Le vent siffle autour de la maison et semble vouloir nous rappeler qu'il existe un très vieux dicton, lequel veut que toute bonne chose ait une fin. Trêve de rêveries, hurle-t-il de plus belle : l'heure du départ est là !

Hélas, c'est bien vrai.

Un coup d'œil vers la porte d'entrée, me rappelle à la réalité. Eh oui, mon bagage attend patiemment l'arrivée de ce même autocar qui, hier, à ce qu'il me semble, me conduisait jusqu'ici. Les bons amis que j'étais venu retrouver ont regagné leur domicile, rappelés par leurs occupations et les possibilités de leur trésorerie. Dans quelques jours, la cloche matinale appellera de nouveau les enfants à l'école...

Derrière la montagne, dont la silhouette violacée se découpe sur l'or pâle du ciel, le soleil descend doucement et telle une paillette d'argent, la première étoile brille à l'horizon. L'oiseau lance son dernier chant du soir pendant que les grillons s'en donnent à cœur joie à carillonner dans l'herbe verte d'où émergent les gracieuses corolles des marguerites et des scabieuses.

Un ronronnement de moteur : c'est le car qui en peu de temps, nous ramènera en ville. Chacun prend possession de la place que le conducteur, toujours serviable, lui a désignée. Nos hôtes nous souhaitent un cordial « bon voyage », les mains se serrent. Les enfants des propriétaires offrent aux dames de charmants bouquets qui, pendant quelque temps encore, leur rappelleront les jours heureux, passés à l'abri des soucis du ménage et loin des autres tracasseries.

La portière claque et le véhicule démarre au moment où l'on se donne rendez-vous pour l'été prochain... si rien ne vient contrecarrer les projets.

Autour des tables, derrière les petits carreaux qu'illuminent les derniers rayons du soleil, d'autres visages devisent allégrement. Posées sur la nappe à gros carreaux jaunes et blancs des coupes garnies de superbes fruits d'automne forment des tableaux exquis, dont plus d'un artiste pourrait s'inspirer.

Un hôte qui, sans doute s'est attardé dans les bois arrive en pressant le pas tout juste à temps pour nous voir partir. Le filet qu'il tient à la main regorge de champignons, parmi lesquels les chapeaux ronds et bruns des bolets retenus dans les mailles, fleurissent délicieusement la forêt. Quel régal, ce soir à la bonne petite pension dont la silhouette nous est devenue si familière.

D'instant en instant plus petite, elle reste encore en vue. Au contour de la roue, elle disparaît subitement derrière la colline dont la crête est bordée de sapins noirs. Cette fois, les vacances sont bel et bien finies, dit un vieux monsieur d'une voix où perçait sans nul doute une légère émotion.

Mais, si les beaux moments sont déjà du domaine des souvenirs, l'espoir nous reste lorsque la belle saison sera revenue, de retourner passer des jours d'autant plus heureux que nous avons regretté de quitter la petite pension de chez nous où l'on est si bien. *Fridolin.*

### LIBRE ECHANGE

**L**ES glaciers des Alpes fournissent l'eau nécessaire à la boisson, à l'irrigation et aux forces électriques. Ils font vivre des guides de montagne. Ils corrigent aussi les exagérations d'un protectionnisme national mal entendu. Je l'avais déjà vu de près jadis, sans en avoir fait la cuisante expérience de Töpffer au lac de Gers. Mais jamais autant que cette année, je n'avais vu la contrebande prendre un aussi magnifique essor. Chaque jour, dans une seule vallée alpestre, un minimum de trente contrebandiers franchissent le glacier, en tout bien, tout honneur et sans armes. On en a même compté jusqu'à cinquante-neuf en un jour. Ils descendent gentiment dans les centres où ils sont attendus et dans les dépôts disposés à l'avance.

Tout là-haut, ils quittent le glacier, prennent un moraine qui les conduit au-dessus d'une paroi de rochers où ils choisissent un couloir bon pour des alpinistes expérimentés. Ils dégringolent dans les éboulis, franchissent des torrents, et se trouvent enfin sur le plafond de la vallée.

A la rencontre, on se salue gentiment ; on échange quelques paroles courtoises. A la longue on fait connaissance, et, quelques bouts de grandson aidant, on cause de leurs petites affaires. Ils portent un colicot vide sur le dos ou une grande « sache » roulée et fixée à la ceinture. Tout cela va se remplir de café et de tabac aromatiques, de sucre nutritif. Mais on n'a rien sans risques : pour rapporter la marchandise à bon port, il faut affronter les dangers et la défense de l'Etat.

Passé encore, elle n'est pas toujours très dangereuse : on a des renseignements, des jumelles et des signaleurs disposés sur les points dangereux. Le plus grave, c'est sans doute la montagne elle-même qu'on aborde sans l'outillage dont disposent les alpinistes : cordes, piolets, crampons, lanternes, cartes et boussoles. Et puis, on est de service commandé : il faut marcher à toute heure, de jour et de nuit, par tous les temps.

Car, avec un chiffre pareil de contrebandiers, sans compter les pourvoyeurs des dépôts, il me semble impossible qu'il n'y ait pas derrière ces exécutants quelque gros spéculateur qui achète la marchandise et avance les fonds.

Le métier n'est cependant pas mauvais, et une seule traversée bien réussie assurerait, paraît-il, un mois d'existence à une petite famille. Il est vrai que, dans leur sobriété, ces gens-là se contentent souvent de manger avec joie les oignons d'Egypte qui faisaient pleurer Israël. Mais cela coûte seize heures de marche, double course, et le billet de retour est toujours risqué. Pourquoi exercent-ils ce métier ? Sont-ils de mauvais citoyens ? Pas du tout : comme tant d'autres, ils répondront à l'appel du pays, s'il le faut. Mais la crise est terrible, et les gouvernements ont pris des mesures économiques qui rendent la situation impossible à beaucoup. « Vie invivable », dirait l'antique. Des denrées chères, une famille et pas de travail. Alors, ceux que les mesures paralysent se débrouillent comme ils peuvent. C'est contraire aux lois du pays... soit. Mais elles sont en opposition avec la primordiale loi de la conservation. Et cela excuse bien des choses. D'autant plus que ces hommes ont cessé depuis longtemps de vous attacher à des mélèzes, en cas de rencontre. On les a seulement priés de ne rien gâter dans les chalets dont ils sont parfois obligés de se faire un refuge dans la mauvaise saison. Ils se le sont tenus pour dit. Bien sûr que ce mé-

tier n'est pas légal. Mais quand je vois ce brave homme heureux de peiner pour nourrir sa femme et les onze enfants qui l'attendent à la maison, je n'ai pas le droit de le blâmer. Et je réponds de tout cœur à son sourire, plus franc que celui de... de qui vous voudrez.

Allons, messieurs des gouvernements, c'est à vous de rendre la faute inutile. Quiconque ne s'en plaindra. *Ave.*

### L'ELEGANCE AU RABATS

**L** y a quelque temps, je me trouvais au haut de la montée du Petit-Chêne, à Lausanne, en face du fils d'un de mes bons amis. Le jeune homme, Philibert Cheveux-plats, revenait de la gare des CFF. La chaleur était accablante, aucune brise n'en tempérait l'exces. Philibert, quoique légèrement vêtu, suait à grosses gouttes.

— Eh bien ! lui dis-je, nous distillons dru. Si nous nous trouvions sous un pressoir, nous ne pourrions guère rendre davantage.

— Les montées comme celle-ci, répartit le jeune homme en regardant derrière lui, sont une maudite invention par un temps de grande chaleur. C'est même surprenant que les congestions n'y soient pas plus fréquentes. Pourquoi n'y installe-t-on pas un trottoir roulant ? La ville doit bien ça à ceux qui viennent s'entraîner chez nous à l'ascension du Mont-Rose. Pour moi, je suis tout en nage et je n'y tiens plus. Je voudrais être à Vidy et pouvoir sauter tel que je suis dans l'eau du lac !

— Mais, mon brave, comment pourrais-tu nager en tenant des gants jaunes dans la main ?

— Evidemment, dans l'eau, les gants sont inutiles ; je les laisserais sur la grève et, comme ils sont tout troués, personne ne me les déroberait.

— Et hors de l'eau, à quoi donc te servent ces gants troués ? Que, par cette chaleur, tu ne tiennes pas à t'emprisonner les mains dans un étou de peau tannée, je le comprends aisément, mais alors, pourquoi portes-tu ces gants pliés dans la main comme un objet dont tu ne saurais te séparer ? Serait-ce pour chasser les mouches, pour t'éventer au besoin, pour caresser ta fiancée ou encore pour souffleter ceux qui ne partagent pas tes opinions ?

Philibert fut tout d'abord quelque peu interloqué d'être questionné de la sorte. Cependant, après avoir jeté un coup d'œil tout autour de nous, comme pour y chercher une inspiration, il me répondit :

— Je porte des gants dans la main parce que... mes camarades en font autant. C'est une marque d'élegance, ni plus ni moins.

Là-dessus, nous nous quittâmes et moi, tout en marchant, je continuai de méditer sur les dernières paroles de Philibert Cheveux-plats. En fouillant dans mes souvenirs, il me revint à la mémoire que le signe extérieur de l'élegance varie suivant les temps. Autrefois, alors peut-être que les promenades nocturnes étaient peu sûres, les jeunes élégants se munissaient d'une canne énorme, d'au moins 3 cm. de diamètre. Leur gilet était garni de breloques, parfois de grosses bagues enserraient les doigts des mains et des faux-cols hauts de 5 cm. semblaient avoir été créés pour soutenir une tête lourde de vide. C'était de l'élegance nègre, comme maintenant nous sommes abreuvés de musique nègre. Les sentiments profonds se retrouvent toujours ! Il est fort possible que, si la tendance à une politique dictatoriale parvient à s'affirmer encore plus, notre jeunesse dorée remplace en été des gants inutiles, troués ou pas, par une cravache qui sera le dernier cri de l'élegance due à l'ambiance du jour.

Comment peut-on encore se plaindre des temps chers, quand, moyennant 2 fr. 50, il est possible de se payer un vernis d'élegance ? Pour ma part, je crois plutôt que tout, oui tout, est au rabais ! *Aimé Schabzigre.*